

La douce haine sur Internet

Benoît R. Sorel

14 avril 2020

Vous avez certainement remarqué, sur les réseaux sociaux d'Internet, que la moindre polémique se voit accompagnée de cracheurs de haine : sous couvert de l'anonymat et de l'impunité d'Internet, ils moquent, ridiculisent, calomnient, injurient et finalement menacent les acteurs de la polémique. Que ce soit l'initiateur de la polémique, ceux qui le soutiennent ou qui le désapprouvent, les cracheurs de haine invectivent tout le monde. Les cracheurs de haine sont de gauche comme de droite.

Le rapport social étant dénaturé par Internet même, ces cracheurs de haine se permettent de dire des choses qu'ils n'oseraient jamais dire en face à face. Ils calomnient l'autre, et surtout il veulent faire taire l'autre. Ils veulent le ramener au silence. C'est le classique « ta gueule ! » en version Internet.

Bien sûr, cette injonction n'est pas acceptable. Nous vivons dans un pays de libre expression. Les cracheurs de haine sont vite repérés et dénoncés aux administrateurs des réseaux sociaux, et c'est tant mieux. Cependant, nombreux sont ceux qui continuent vouloir nier à l'autre son droit d'expression, et

qui disent non pas le vulgaire « ta gueule ! » mais le subtil « est-ce que tu es certain que ce que tu écris et mets en ligne sur internet, c'est vraiment utile pour ceux qui vont te lire ? ». À côté d'une haine directe existe une douce haine.

Michel Onfray, par exemple, que j'aime beaucoup par ailleurs, réprimande toutes celles et ceux qui sont auto-édités. Qui lui envoie leurs textes et leurs manuscrits pour demander un avis. Qu'il y a là beaucoup de mauvais textes et qu'il faut avant tout se demander pourquoi veut-on écrire, affirme-t-il. Sans doute estime-t-il que les niveaux de style, d'argumentation et de références sont trop faibles. Lui qui a lu tous les philosophes, qui écrit depuis plus quarante ans, voudrait-il que toute personne qui n'a pas une érudition équivalente à la sienne se taise ? Pardon : n'écrive pas. C'est hélas ainsi que je comprends la réprimande d'Onfray envers ceux qui sollicitent son avis, et je regrette qu'il se permette un tel jugement catégorique contre les personnes qui sont moins douées et/ou moins expérimentées que lui.

Sur le fond, sa réprimande cible l'égoïsme : ces écrivains maladroits en quête de reconnaissance seraient mus par le désir d'être vus de tous, estime Onfray. Et cela ne saurait surprendre dans une société individualiste. Ce serait une écriture à visée exhibitionniste et non à visée littéraire. Le livre (auto-édité) serait comme la voiture ou le smartphone qu'on achète : un objet pour se mettre en valeur. Un objet en soi vide de contenu. Le livre auto-édité, le fait de se dire soi-même écrivain au lieu que ce soit la société qui attribue ce titre une fois les preuves faites, cela ne trompe pas, dirait Onfray : c'est un signe (parmi d'autres) de la décadence de notre civilisation.

Michel Onfray publie cette réprimande sur son site internet. C'est un auteur reconnu, il a fait ses preuves donc accordons-lui la légitimité de départager les bons écrivains des mauvais écrivains. Mais son invite au silence, son invite à déposer la plume, est discutable.

Sur internet, on trouve bien des gens qui, sans être eux-mêmes auteurs, se permettent tout de même de dire aux écrivains apprentis que leurs écrits sont inutiles. Ça m'est arrivé plus d'une fois, mais toujours via les réseaux sociaux. Une personne voulait me faire penser que je suis un mauvais écrivain parce que mes livres ne trouvent pas leur public. Et cette personne de me dire en plus que ses écrits, via son blog, rencontraient son public. Preuve que je ne savais ni communiquer ni ressentir les attentes, les besoins, du public. Je lui ai répondu que son texte sur le « haut potentiel » intellectuel ne se différenciait pas de ce que j'avais pu lire ailleurs sur le sujet. Et que ce sujet trouvait toujours son public dans la mesure où il prête facilement à la flatterie. Quel lecteur ne sent pas flatté de lire un texte sur la « douance » et le « haut potentiel » dans lequel il se reconnaît ? Moi, sur ce thème du haut potentiel je vois l'arnaque au coin de la ligne ... Demandez aux personnes qui écrivent sur la douance des preuves concrètes, demandez-leur ce que elles ont réalisé grâce à leur don et leur haut potentiel. J'ai demandé, sur les réseaux sociaux, et je me suis fait rembarré.

Revenons au sujet. Que ce soit un écrivain de renom ou un quidam qui veuille influencer les personnes qui s'essayent à l'écriture, pour leur faire comprendre qu'elles feraient mieux d'arrêter, c'est là un déni de la liberté d'expression. C'est en faite une douce haine, qui n'en est pas moins une haine. Et ce

déni, même formulé en bon français (pas sous forme d'insultes comme les cracheurs de haine) ne peut pas être justifié. D'autant plus qu'aujourd'hui la vie sociale autour des idées est plutôt restreinte. Les cafés philosophiques demeurent une rareté. Le débat syndical, politique et religieux n'existe plus dans l'espace public. Donc c'est « l'air du temps » que beaucoup de personnes veulent passer par l'écriture pour s'exprimer. Et qu'on soit bon ou mauvais écrivain, débutant ou confirmé, cela n'est pas important car pouvoir s'exprimer est un droit. En face à face, qui oserait dire à quelqu'un de ne pas exprimer ses idées, ses intuitions, ses réflexions, ses avis ? De se taire ? Personne n'oserait. Via Internet hélas, on ose. Trop de gens osent. En fin de compte, ces gens exercent une police de la pensée — alors qu'en général ils sont les premiers à clamer haut et fort le droit à la liberté.

Ces policiers de la pensée sont aussi, il me semble, prisonniers d'une conception passée du livre et de son statut, qui explique leur réaction autoritaire. Pour eux, il est évident qu'un livre doit être parfait. Qu'un livre ne doive contenir que le meilleur de l'humanité. C'est donc pour cela qu'eux-mêmes écrivent — ou s'abstiennent d'écrire. Quel que soit le domaine : scientifique, littéraire, romanesque, etc. Ils estiment qu'aucun livre ne doit être publié qui n'apporte pas quelque chose de nouveau à l'humanité. Chaque livre ne peut être qu'une brique de plus pour l'édifice de l'humanité. Cette posture témoigne d'une culture de l'instruction, de l'érudition, du respect du savoir et de l'innovation. C'est bien. Mais cette conception du livre n'est pas la mienne. Moi je suis pour le livre populaire : le livre qui est écrit par le peuple, c'est-à-dire par tout un chacun.

Je n'y vois aucun mal. Les policiers de la pensée, eux, estiment que le livre doit demeurer la marque de fabrique des seuls héros de l'humanité. Dont ils font partie bien sûr.

Il faut comprendre qu'ils ne veulent lire que des livres de qualité, écrits par des auteurs reconnus. Pas de temps à perdre à lire le livre d'une secrétaire, d'un plombier, d'un paysan ! Oui, leurs livres ne sont pas parfaits. Mais ils sont en prise directe avec la vie, sur le fond comme sur la forme. La vie n'est pas parfaite, la vie n'est pas lisse, elle n'est jamais rondement menée. Leurs écrits — les miens donc — sont comme la vie qu'ils mènent : avec des hauts et des bas, en zigzags, avec des interruptions, avec des phases de préparation, de travail et de récolte, avec des phases de repos. Sur le fond comme sur la forme. L'idée de pureté argumentaire et stylistique n'y existe pas, pas plus qu'elle n'existe dans la réalité.

Sur internet, on nous fait comprendre qu'il vaudrait mieux pour nous de ne plus écrire. Qu'il faut laisser cet art à ceux qui en sont les justes dépositaires. Bien sûr, on ne tiendra nullement compte de ce genre de conseil.